

Chantier n°03 : vers le spectacle interdit

« *Carnet sans séjour* »

Décembre 1991

Ce recueil de poèmes est assez paradoxal dans l'univers de ma constellation textuelle mentale. Il est à la fois le premier recueil que j'ai eu le sentiment d'avoir abouti, même s'il restait des corrections à apporter. Et pour autant, ce recueil est resté dans les limbes jusque récemment, lui aussi. Les pages en étaient dispersées. Il n'est pas très long, il fait une trentaine de pages. Il combine vers et proses et son inspiration est diverse mais l'intonation assure la continuité. La plupart des textes qui le composent sont originaux (ils ne sont pas repris de recueils antérieurs) et uniques (ils n'ont pas fait l'objet de réécriture par la suite) mais le recueil comporte tout de même quelques reprises : « Si le silence était un son » et « Une expérience inédite » en particulier.

Le fascicule aurait dû faire l'objet d'une suite. Quelques pages s'ajoutent ainsi au recueil établi et reconstitué. Mais j'étais au seuil d'une série d'épreuves poétiques qui allait vertigineusement s'accélérer tout au long de l'année 1992. C'est sans doute ce qui explique que le *Carnet sans séjour* soit resté en déshérence.

L'enfant sans faim

Décembre 1991-janvier 1992

En toute fin de l'année 1991, j'ai repris une écriture narrative dont pourtant je me défiais de plus en plus. *L'enfant sans faim* a été un énième échec à clore convenablement l'histoire racontée. Je ne suis pas sûr d'avoir encore la fin de ce récit et ce n'est pas illogique. Je n'en étais pas satisfait. Ma mère elle-même avait trouvé la fin décevante. Elle avait raison. Je n'ai jamais repris cette fable cruelle. J'avais mieux à faire.

Petrouchka

Janvier 1992

C'est Mourad qui m'a donné l'idée de cette histoire restée elle aussi dans un tiroir, alors que le récit est complet et la fin convenable. Est-ce le caractère comique de la narration qui m'a toujours retenu ? L'étrange méprise qui était de donner un prénom masculin à un personnage féminin ? La naïveté quasi autobiographique du personnage principal ? Ou la crainte de m'enfermer dans une écriture narrative nettement stabilisée par rapport aux essais antérieurs ? Peut-être tout simplement ce récit n'appelait-il pas de suite (au sens judiciaire du terme). Sans doute la légèreté de cette narration qui reprend l'attaque de « Jeux d'œil » (« Les larges rues de Moscou, voilà ce que je voulais revoir ») mais qui relate l'histoire d'un jeune homme tombé amoureux d'une fille appelée Petrouchka et qui se débat entre chômage et autres déboires pour aller la retrouver, était-elle devenue inaccessible à mon esprit qui s'enfonçait dans un désarroi grandissant.

Mauvaises pensées (journal, 1991-1992)

Octobre 1991 – mars 1992

A partir des *Improvisations Edgar Varese* les cahiers se sont succédé. Leur existence en tant que cahier m'importait. Je leur donnais un titre. Je les saluais d'un au-revoir à l'approche de la dernière page. Je les laissais se développer à leur guise, tout en privilégiant une écriture « journaliste » (au sens du journal intime). « Mauvaises pensées », « Sortie de secours », « Terre »... sans compter les cahiers dénués de titre. S'y côtoient poèmes, récits ou ébauches narratives, pages de journal (avec une prédilection pour le moment de l'éveil). Certains d'entre eux ont été disloqués, les autres non. Je rassemble sous le titre générique « Mauvaises pensées » la quasi intégralité du cahier « Sortie de secours » et, pour les autres, essentiellement les pages de journal. En effet, si le journal a prédominé dans les cahiers de décembre et janvier, la poésie a repris le pas sur les cahiers suivants. La recomposition est en cours.

La pratique du journal a indubitablement été favorisée par la lecture du *Journal* de Kafka.

« Peine perdue »

ca février 1992

Ce récit est une sorte de compromis. La revue « Histoires que je me raconte » était devenue « L'imbriaque ». On m'avait indiqué qu'il était préférable de proposer des textes narratifs de facture traditionnelle. Je me souviens que ce récit a impressionné ma grand-mère à cause de l'image de la vie rurale qu'il restituait, alors que je n'ai jamais vécu à la campagne. Mes relations avec L'imbriaque se sont arrêtées après la publication

de cette nouvelle. J'avais à l'époque la coquetterie d'écrire le mot « encor » sans « e » comme on le trouve chez Ronsard. Cette particularité avait été corrigée par la revue. Je me rappelle avoir écrit une lettre incendiaire à la rédaction accompagnée d'un texte cette fois sans compromis (« Le charnier d'Heliatkal »). Je n'ai pas eu de réponse, bien sûr. Ils ont dû être effarés. Les auteurs sont, on le sait, de sacrées bourriques.

« Le laboratoire de monsieur Gern »

ca janvier-février 1992

Longtemps restée à l'état de brouillon dans un cahier, cette nouvelle a été restaurée en 2008 pour le blog de Charles Hectorne. Elle est assez confuse, il faut bien en convenir. Depuis, j'essaie régulièrement de lui donner une forme qui me satisfasse mais on est encore loin du compte.

« Un moment du désert »

Janvier 1992

Si je peinais à écrire des histoires complètes (qui aient une conclusion, en somme), je pouvais encore écrire l'histoire de mes histoires (ce que je fais encore aujourd'hui, d'ailleurs). « Un moment du désert » est de cet ordre. Ce récit accentue la tendance déjà sensible dans les nouvelles antérieures d'une narration poétique. Sans doute était-ce une façon pour moi de dire au revoir à l'entreprise narrative. Il faudra plusieurs années avant que je ne revienne à la narration proprement dite (il y a bien eu des essais narratifs dans les années qui ont suivi mais l'élément narratif y était secondaire, il s'agissait d'écrire

désormais, non de narrer).

« Suite du mauvais homme »

Janvier-février 1992

C'est une courte série qui tient surtout sur deux poèmes, auquel j'ai arbitrairement ajouté un troisième texte écrit à la même époque mais dans un autre contexte. L'énonciation y retrouve une certaine simplicité, tendance qui pointait déjà dans *Carnet sans séjour*. Cette série plutôt intimiste est restée isolée.

« Construire une guitare »

ca mars 1992

Il ne reste que peu de choses de cette série qui est née d'un dessin (conservé) avec, au dos, trois fragments de poèmes. Il doit me rester un enregistrement audio de la série, partielle ou complète, ce qui devrait permettre la restauration du fascicule qui se terminait sur un autoportrait en « chien adjectival » si je me souviens bien. Là encore, une série restée isolée.

« Avant résurrection » (inachevé)

Avril-mai 1992

Au printemps 1992, j'étais aux antipodes de la narration brute. Pourtant il y a eu ce projet. Il avait des attaches avec *Au-dehors de toutes lumières* mais ce n'en était pas une réécriture. Plusieurs choses se sont mélangées. Une notion de testament, tout d'abord. « Ceci n'est pas mon testament mais voici mon histoire » : cette phrase qui résonnait comme une amorce

m'obsédait. En fait, il n'y avait pas vraiment d'histoire. Un séjour en enfer, ce n'est pas une histoire, on ne peut pas en faire une histoire. Demandez à Rimbaud. Le fantasme de la traversée du miroir. Vous vous isolez et hop ! Vous voici en enfer. L'obsession du café, comme si on pouvait voir l'enfer ou l'avenir (c'était égal, pour moi) dans le marc de café (mais je buvais un café qui ne laissait pas de dépôt, ça ne tenait donc pas la route). Bref, un conglomérat introspectif qui n'a pas tenu ses promesses parce que ce qui allait tenir cette fameuse promesse, c'était tout autre chose. C'était une trajectoire qui va du *Spectacle interdit* à *Sous la cerisaie* en passant par *Le récit ruisselant*. Il reste des feuillets de ce projet. Contrairement à d'autres, je n'ai pas vraiment l'espoir d'en recomposer un artefact. Mais qui sait ce qu'il en sera demain ? Ce que je vois, aujourd'hui, c'est qu'un cahier écrit à un moment *t* peut être relu et repris indéfiniment. Le regard qu'on lui porte le rend toujours différent.

« Notes de spectacle et notes de printemps »

Avril-juin 1992

L'épure entreprise dans *Le spectacle interdit* n'était pas un leurre. Il y a bien eu un effort de sélection, de régulation, de limitation de tout ce qui déborde dans l'écriture. Pour autant, l'entreprise était fragile. Les essais qui ont abouti au *Spectacle interdit* d'un côté, au *Récit ruisselant* de l'autre, explorent toutes sortes de possibles. Vers métrique, poème en prose, narration dérivée du *Sens des réalités*, réflexion sur l'approche sérielle... On pourrait se demander s'il ne faut pas, simplement, intégrer ce fatras au *Récit ruisselant* dont les limites sont flottantes par

principe. Mais les textes regroupés sous ce titre générique sont légèrement antérieurs à l'expérience du *Récit ruisselant*, qui prend réellement corps en juillet. Et il me paraît utile de les rendre à leur latence, quitte à créer des doublons puisque une bonne part de cette production peut se rattacher directement ou indirectement à l'un des deux projets concurrents.

Le spectacle interdit

Juin-juillet 1992

Le problème est celui du contrôle que j'exerce sur ma propre écriture. Une forme d'automatisme – dénuée des subtilités de la doctrine surréaliste – avait jusqu'alors dominé ma pratique de la poésie. En me frottant au sérialisme et au structuralisme, j'étais entré dans une période d'apprentissage. D'où les nouvelles qui nécessitaient un artisanat. D'où, également, les poèmes plus ou moins métriques, la métrique étant alors la seule approche technique de la poésie qui m'était accessible. *Le spectacle interdit* n'est pas un recueil de vers réguliers mais il est né d'une volonté d'épuration. C'est un recueil clos, contrairement au *Récit ruisselant* dont il est le miroir inversé, d'une certaine façon. C'est un livre de prière quand bien même dénuée de Dieu. Ce sont des poèmes où le contrôle s'exerce sur le vers par le choix d'une régularité non comptable, souvent voisine du vers blanc et surtout d'une métaphoricité contenue, maîtrisée peut-être jusqu'à l'ennui, je ne sais pas. Ce petit livre est à la fois un point final et un point de départ. L'épreuve de contention qui l'a nourri interrompue, toutes les digues allaient céder pour libérer l'expérience frénétique du *Récit ruisselant*, que rien ne

stabilisera même vingt-cinq ans après.

« La chair spectaculaire »

Juin-juillet 1992

Si *Le spectacle interdit* est un recueil clos, il a ses séquelles. *La chair spectaculaire* décrit l'après d'une mauvaise chute. Il s'enracine dans la matière du *Spectacle interdit* mais rejette toute emprise. Le désespoir et la terreur y sont sensibles de bout en bout. Il m'arrive de le revisiter, d'en modifier la composition mais l'ouvrage, entre poésie et journal intime, est assez bien stabilisé depuis son établissement originel.

« Ultime chute au spectacle »

Juin-juillet 1992

Alors que, tout ce temps, je lisais frénétiquement René Char, j'étais relativement peu enclin à l'écriture aphoristique. Cette séquence rivée à l'idée qu'on peut avoir de la mort quand on est passé à côté est restée isolée. Je l'ai laissée de côté. Je n'allais pas entrer dans un culte de la mort, à présent.

« Lendemain de l'amour »

Juin-juillet 1992

Une série de poèmes sentimentaux, qui se détachent de toutes les autres entreprises, ont fini par constituer un petit lot de poèmes dédiés au désarroi amoureux.